

Philippe Quesne invoque les morts dans un **vivarium de pianos**

Le metteur en scène se fait nécromant dans une pièce grouillant de revenants.

Natacha Rossel

Une fête foraine habitée de spectres et de squelettes possédés par une musique envoiement. Dans l'écume surnaturelle, quinze pianos dépareillés s'animent, fument, éructent des sons d'outre-tombe. Demiurge d'utopies, Philippe Quesne se fait nécromant d'une «Fantasmagoria», du 3 au 14 mai au Théâtre de Vidy. À l'aube des 20 ans de son Vivarium Studio, le metteur en scène français invoque les défunts dans une pièce sans interprètes mais grouillant d'esprits folâtres, entraînés dans une danse macabre. Un cabaret incantatoire pour exorciser nos angoisses et nous réconcilier avec l'au-delà.

Quel imaginaire déployez-vous dans cette «Fantasmagoria»?

La pièce se nourrit de l'imagerie de Robertson, cet inventeur génial qui fut le premier à utiliser le terme de «fantasmagorie» comme genre de spectacle, juste après la Révolution. Après ce que la France a traversé, il y avait un besoin d'exorciser les peurs. Robertson a vécu à une époque folle, où l'on a commencé à transposer le réel et les choses qui nous angoissent en cherchant la magie. Il a parlé de la mort, de la terreur, des têtes coupées à travers ses lanternes magiques, des miroirs sans tain, des effets spéciaux. C'est un siècle hallucinant, celui des inventions techniques, qui allait enchaîner sur le spiritisme. Les découvertes scientifiques ont nourri l'imaginaire des artistes, et j'avais envie de plonger les spectateurs dans cet univers.

L'époque de Robertson résonne avec la nôtre. L'art a-t-il le pouvoir de transformer un monde en proie à la catastrophe?

L'art ne va pas littéralement sauver le monde. Mais je considère les auteurs, les poètes ou les compositeurs comme des vigies. Ils explorent une multitude de possibilités de vivre sur Terre, même si celles-ci sont fictionnelles. Aujourd'hui, dans les arts, la conscience de ce qui se passe sur la planète est plus aiguë que dans certaines orientations politiques. Ce cheminement vers de nouvelles perspectives, l'invention de voies autres que celles du rationalisme et du néolibéralisme, pourrait venir des artistes.

Quels sont vos guides pour creuser ces voies?

Quand j'étais directeur du Théâtre de Nanterre-Amandiers (ndlr: entre 2014 et 2020), j'ai essayé de marier les auteurs



Philippe Quesne a imaginé un monde peuplé de pianos et de squelettes (image de répétition). DR

au sens large et les penseurs de l'anthropocène. La pensée de philosophes tels qu'Emanuele Coccia, Emilie Hache ou Bruno Latour nourrissent l'imaginaire. Je constate qu'il existe depuis dix ans une

«L'art ne va pas littéralement sauver le monde. Mais je considère les auteurs, les poètes ou les compositeurs comme des vigies.»

Philippe Quesne, metteur en scène

véritable connexion entre les arts - scéniques et plastiques - et ce courant philosophique et scientifique. Ce dialogue fécond joue un rôle majeur dans la construction de nouvelles esthétiques. Hélas, nous vivons une époque très riche pour les arts

car, de manière un peu ironique, le thème de l'apocalypse et de la fin du monde est extrêmement inspirant pour les artistes.

Comment créer dans le chaos?

Depuis la nuit des temps, des artistes ont alerté l'humanité sur les horreurs tout en imaginant des mondes hallucinants. Par exemple, Jérôme Bosch a peint des paradis de relations entre les hommes, les bêtes et les oiseaux magiques et, en même temps, il a dépeint les guerres de religion, les destructions. L'homme a une capacité extraordinaire à combiner une facette lugubre et une poésie, une beauté contenue dans les humains. Sur scène, j'aime inventer des mondes dans lesquels on aimerait s'immerger. Il y a une dimension philosophique dans l'idée de mettre les spectateurs en éveil, de leur présenter un objet scénique qui leur permet de rêver à leurs propres envies et à leurs peurs. Le théâtre a cette force de transposer poétiquement nos angoisses de vivre sur cette Terre, et réconcilie les morts et les vivants.

Vos pièces mettent en scène des communautés qui évoluent dans un vivarium, lieu d'observation organique. Vous explorez davantage l'artifice dans cette création?

Oui, «Fantasmagoria» est une immersion dans une boîte optique, avec beaucoup de projections d'images et d'effets visuels. Mais, en même temps, je place les spectateurs face à un terrarium de pianos, un monde grouillant d'esprits et de squelettes. Depuis vingt ans, mon travail pose toujours la même question: comment faire communauté? Il se trouve qu'en réunissant quinze pianos dépareillés, je forme une communauté d'êtres qui ont le droit d'exister sur un plateau.

Quelle est la place de l'humain dans cette «Fantasmagoria»?

J'espère que le public va ressentir une forme de palpitation de l'humanité. La pièce n'est pas vide, au contraire elle convoque des présences. Je vois des gens

derrière chaque touche des pianos. Ces figures spectrales, ces squelettes inviteront le spectateur à penser à lui-même en regardant un autre qui n'est pas forcément un double. J'ai l'impression que c'est presque ma pièce la plus habitée.

Les dimensions musicale, sensorielle, sont aussi essentielles...

Absolument, «Fantasmagoria» est un théâtre des sens. Les compositions musicales de Pierre Desprats nous immergent dans un romantisme contemporain. Nous avons eu envie de travailler avec un son assez brut et de faire vibrer ces pianos, d'entrer dans leurs entrailles. Et nous avons disséminé des fragments de textes lus, chantés, chuchotés, comme des manifestations de poètes qui ont parlé de la beauté du dialogue avec les morts.

Lausanne, Théâtre de Vidy

Du 3 au 14 mai
www.vidy.ch

Polar romand

Laurence Voita parcourt les sillons de la mémoire

Un policier à la retraite reste un policier. Après avoir pisté l'assassin d'une joggeuse aux baskets roses dans «Au point 1230», paru en juin 2020 et livre lauréat du Prix du polar romand 2021, voilà l'inspecteur Bruno Schneider retiré des affaires depuis presque un an. L'occasion de ranger le «grenier purgatoire» de la maison familiale. Trente ans de désordre auquel sa femme lui a intimé de mettre fin.

De la même manière que dans le premier volume, où un billet de loterie menait le hasard par le bout du nez, c'est ici une valise

survie d'un galetas poussiéreux qui se révélera capitale. Celle de sa mère, que Bruno «a enfin accepté de voir» une fois l'entropie sous les toits jugulée. Le flic retiré des affaires y trouve des négatifs inconnus, témoins d'un pan ignoré de l'histoire familiale. Il «mène» cette affaire personnelle de la même façon dont il conduisait une enquête. Pour cela, il ira jusqu'à Spiez. En parallèle, son ancienne collègue vient solliciter son aide pour comprendre ce qui est arrivé à un mystérieux jeune homme trouvé sous un pont, sans chaussures cette fois. Le ta-



Laurence Voita a reçu l'an dernier le Prix du polar romand pour «Au point 1230».

VILLE DE VEVEY / PHOTO EDOUARD CURCHOD

ouage qu'il porte à un doigt rappelle quelque chose à l'ancien flic. Un vieux dossier? Un casse perpétré à Montreux hante en tout cas son esprit. À la manière du circuit de train qu'il a construit au sous-sol avec sa petite-fille, l'esprit de Bruno ne cesse de passer et repasser aux mêmes endroits. Avec, à chaque fois, l'apparition de nouveaux détails concernant les deux «affaires», de la même façon qu'il ne cesse d'enrichir son monde en modèle réduit.

Chez Laurence Voita, l'important ne tient pas à l'action, mais

aux chemins qui permettent de déterrer petit à petit les secrets, qu'ils relèvent de la stricte sphère privée ou qu'ils résonnent avec une pratique dramatique de la Suisse des années 1860 à 1950. Finalement, peu importe qui a tué qui. L'auteure veveysanne aime fouiller sous les apparences. Faire vivre les histoires d'une famille. Qu'elle soit liée par le sang ou le travail. Car l'on découvre aussi que l'ancienne équipe de Bruno a bien du mal à se faire à son nouveau chef. Entre des histoires entrelacées et une galerie de personnages qu'on connaît

d'avantage d'un volume à l'autre, l'auteure pose habilement, sous les habits du polar, les doutes et vicissitudes qui font le sel d'une vie.

Caroline Rieder



«Personne ne sait que tu es là»
Laurence Voita
Éd. Romann,
344 p.